

Cris
de Taha El Idrissi
Extrait

Il y avait de la fumée, c'est tout ce dont je me rappelle. Le 21 mai 2018 fut marqué par la mort de mes parents et celle d'une centaine d'autres gens. Ça n'interpellait pas le monde. Nous avons cédé notre existence à un chiffre.

Quatre bâtiments sont tombés par terre. Je n'ai plus les mots parce qu'il me semble qu'il n'y a plus de place aux mots, ni aux actes, ni à rien du tout. On ne peut pas empêcher le néant de s'anéantir. Cette ville porte sur son visage une vilaine cicatrice.

Je me rappelle du premier cri. C'était Kibriyae et son petit bébé dans son ventre. Ils recevaient, tous les deux, le ventre et Kibriyae, le bébé et sa Maman, une seule balle. D'une pierre, deux oiseaux. J'étais en train de lire un livre lorsque le cri a traversé mes poils et est parvenu à mes oreilles. Je n'avais, ce temps-là, que neuf ans. Maintenant, j'en ai douze. Trois ans ont suffi pour effacer une nation de la face du globe.

Je n'ai plus de parents. Mais j'ai du courage. Parfois, ça ne suffit pas car il faut des armes aussi pour se défendre. Eux ils ont beaucoup d'armes et ils nous lancent leurs missiles. Ça vient toujours du haut, ils ne piétinent presque pas cette terre enivrée de sang.

Nous sommes en guerre. Mais cette guerre n'est pas juste. On ne peut pas juste venir et me prendre mes parents comme ça, sans même me prévenir.

Papa avait crié mon nom : « Nabil ! Nabil ! Cours... » Maman, elle, s'était élancée dans les airs ; comme les feux d'artifices au nouvel an, son corps s'était dispersé dans les cieux. Papa criait toujours mon nom lorsqu'une balle sortant de nulle-part lui a perforé la tête. Il est tombé comme une mouche. Je l'ai regardé. Il semblait dans la paix. Maman, elle, je n'ai pas eu l'occasion de voir son visage. Mais elle doit être souriante, là-haut.

J'ai fait comme Papa m'avait dit. J'ai couru jusqu'à ne plus en être capable.

Très loin, j'entendais le bruit de la guerre. Mais, j'étais arrivé à me convaincre que j'ai survécu à la tempête, grâce à mes parents et au bon Dieu.

Je m'accroupis dans un coin. Ce n'est que quelques heures plus tard que je fus recueilli par Adam, l'ex-boulangier, le nouvel aveugle. Je ne sais pas comment il m'avait vu dans mon coin. Les aveugles sont trop voyants.

« Fils, que fais-tu ici alors que tes parents se battent pour leur liberté ? Va te battre avec eux ! » Avait-il proféré d'une voix de prédicateur comme si c'était la chose la plus importante en le moment. Il avait un long visage rude, dressé comme une pierre. Une calvitie dévorait sa tête. Je le toisais un instant, pensant que je pouvais lui demander la même chose, pensant que nous étions pareils lui et moi. « Mes parents sont morts. » Lui avais-je répondu d'une voix balayée par la guerre qui se faisait là-bas, un peu plus loin de nous. Prenant son temps, il prit une gorgée d'eau de la carafe qu'il portait sur lui, baragouina quelque chose à lui-même ou à Dieu, puis me tendit la main. J'hésitai au début. Je ne voulais pas survivre. Quelque part, je voulais que tout soit fini. Et ayant la conviction que cette guerre était loin de le faire, j'ai pensé que c'était peut-être moi qui devais finir. Aller rejoindre mes parents peut-être. L'aveugle attendit ma main qui finit par rejoindre la sienne.

« Tu vas me suivre. » Maugréa-t-il, entre deux coups de fusils, comme s'il cherchait à ne pas se faire entendre au milieu d'une explosion. Je le suivis.

Si l'aveugle ne voyait pas, il est presque sûr qu'il regardait.

« Il faut toujours connaître le chemin qui mène à sa maison. » Répétait-il en marchant.

Avec la venue subite de la nuit, la guerre semblait feutrée. Mais son dégât reste à jamais imprimé dans ce qu'est devenue cette ville. Je me rappelle du temps où il y avait des magasins, des cinémas, des parcs, des arbres, des gens. C'était drôlement plus heureux. Je voudrais y revenir un jour, voir tout ce que je n'ai pas vu avec les yeux de quelqu'un qui sait qu'il ne verra plus rien.

En marchant, j'ai l'impression de ne pas avancer, d'être pris dans un piège, dans une fracture espace-temps qui ferait à ce que je revive indéfiniment le même paysage. Mais je sais que rien de cela n'est vrai. La ville, tout entière, est devenue un simple amas de décombres.

*

« Nous y sommes. »

C'était un petit bâtiment décrépi, à bout de souffle.

« Voilà ton nouveau chez-toi. » Me dit-il dans un soupir de fierté.

Le crépuscule sanglant procurait comme une aura scintillante au bâtiment. J'étais envoûté par ce paysage, portant dans ses tréfonds les plis de mon avenir. Je me suis dit que j'avais laissé la guerre derrière, que j'étais enfin là, *chez-moi*.